

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



LAGACÉ Martine (dir.), 2010, *L'âgisme. Comprendre et changer le regard social sur le vieillissement*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 278 p., bibliogr. (Ignace Olazabal)

Il est une condition minoritaire qui transcende ethnicité, couleur de peau, genre ou orientation sexuelle parce qu'elle est indépendante de celles-ci : celle de personne âgée en tant que sujet minoré ou, autrement dit, en tant que personne disqualifiée, ayant été dépossédée de son pouvoir d'agir et de décider, très souvent par pure convention sociale. Les discriminations auxquelles les personnes âgées font face sont multiples et peuvent, à bien des égards, s'apparenter à la xénophobie, sentiment hétérophobe par excellence, bien connu de l'anthropologue. Elles se fondent sur l'âgisme, terme forgé par le gérontopsychiatre américain Robert N. Butler en 1968 pour qualifier les attitudes discriminatoires – dépréciatives, infériorisantes ou dénigrantes – à l'égard des aînés. Ces attitudes se traduisent notamment par des stéréotypes qui réduisent – au plan des représentations comme des pratiques sociales – la personne âgée à la seule condition de vieille. Ces pratiques discriminatoires, nous les retrouvons aussi dans le domaine de l'emploi ou dans celui des soins de santé. Martine Lagacé, professeure au département de communication de l'Université d'Ottawa, nous propose un ouvrage qui retrace, tout en les analysant, les diverses facettes de l'âgisme dans les sociétés occidentales, et plus particulièrement au Québec. Les contributions y portent une attention spécifique aux conséquences qui guettent une société dans laquelle les personnes âgées sont progressivement dépossédées de leur autonomie et reléguées à une citoyenneté de seconde zone.

Il faut insister, même si cela va de soi, sur le fait que cette discrimination surgit avec le temps, indépendamment des autres identités sociales. La personne devient, au bout d'un certain moment de son parcours de vie, victime d'une discrimination basée sur l'âge alors qu'elle ne l'était pas quelques années auparavant (ce qui n'est pas le cas du racisme ni du sexisme, qui ne surgissent pas tout d'un coup, mais accompagnent la personne tout au long de son parcours). Le phénomène de l'âgisme n'est pas nouveau, mais il se trouve amplifié par le fait de l'allongement de l'espérance de vie, avec le développement conséquent d'incapacités normales dues à l'avancée en âge, dans un monde où tout bouge excessivement vite, où les repères sont instables, et dans lequel productivité et performance sont devenues les mots d'ordre sous peine d'exclusion sociale.

L'ouvrage est divisé en trois parties, chacune d'entre elles traitant des trois formes d'âgisme déjà mentionnées : les stéréotypes réducteurs, la discrimination dans le domaine des soins de santé et celle fondée sur l'âge au travail.

Dans une société vieillissante dans laquelle le « jeunisme » (avec ses corollaires, à savoir l'instantanéité, l'éphémère, la performance, le dynamisme physique et l'image de bonne santé) est, plus que jamais – et aussi paradoxal que cela puisse paraître – à la base du rapport social, l'image des vieux peut sembler dénigrante et insupportable, voire même être teintée du désir d'eugénisme chez certains, souligne Jérôme Pellissier dans sa contribution. Il cite ainsi, entre autres, Frank Schirmacher (2006), dont la pensée se résume par : « Une créature qui ne transmet

biologiquement rien est une erreur d'investissement de la nature» (p. 28). Ce discours, qui dit d'une personne âgée: «elle est vieille et malade, pourquoi la traiter sur la même base qu'un plus jeune?», est de nature à aiguiser des discours populistes ou haineux comme ceux déjà entendus à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

Les stéréotypes âgistes sont véhiculés par les médias, les films, la publicité et même par la recherche en sciences humaines, soutient Jean-Pierre Thouez. Les biais qui y sont transportés ne font que mettre en évidence (sans faire preuve de sens critique) les images des vieux qui alimentent nos sociétés âgistes.

C'est dans le domaine des services sociaux et de la santé que la discrimination à l'endroit des personnes âgées les plus vulnérables est probablement la plus néfaste et la plus à même de montrer comment le «système» traite ces personnes qui n'ont plus leur place dans la société de la performance, de l'efficacité, de la vitesse et de l'indépendance (ou de l'autonomie), et ce, à l'heure de la rationalisation des coûts des services publics. Le chapitre d'Anne Bourbonnais et de Francine Ducharme est particulièrement révélateur et inquiétant à cet égard. L'âgisme dans les professions d'aide est inquiétant dans la mesure où ces professionnels transportent également avec eux les préjugés et les attitudes âgistes de la société dans laquelle ils vivent, alors qu'elles devraient être d'autant plus sensibilisées à la question de par leur métier (les médecins et les infirmières surtout). C'est que la cadence imposée à leur travail ne leur permet pas de prendre le temps nécessaire. En outre, à la fin du XX^e siècle, le discours du «bien vieillir» (*successful aging*), avancé par les gérontologues Rowe et Kahn (1998), est devenu dominant dans l'univers de la santé publique en Amérique du Nord. Il prétend, suivant un paradigme individualiste méthodologique, que chaque individu est responsable de son propre vieillissement. S'il tombe malade, c'est parce qu'il en est coupable. Coupable de ne pas avoir veillé à avoir de bons comportements de santé et à maintenir une participation sociale active. Cette dé-socialisation du vieillissement et de ses conséquences naturelles est incorporée par les personnels du milieu de santé, lesquels, encore une fois, ne font que représenter les comportements et les opinions socialement convenus. Les auteures sont d'avis que le peu de prestige accordé au domaine de la gériatrie (au sein de la médecine) et des soins infirmiers aux plus vulnérables parmi les plus vieux est aussi responsable de cet état de fait. On pourra être étonné d'apprendre que les étudiantes en sciences infirmières développent des préjugés âgistes après avoir fait un stage dans des établissements (souvent privés) offrant des services de piètre qualité aux résidents aînés, et en étant confrontées aux discours comptables des gestionnaires qui entravent la possibilité d'offrir des soins de qualité.

Enfin, le domaine de l'emploi est spécifiquement atteint par l'âgisme, lequel commence à s'exercer auprès des travailleurs de 45 ans et plus, montrant du coup à quel point le fait d'être «vieux» est à géométrie variable et socialement convenu. Comme le souligne Anne-Marie Guillemard, «l'âge demeure dans quelques pays d'Europe continentale (Allemagne, Belgique, France et Italie) le premier facteur de discrimination dans l'emploi, avant la race, l'origine ethnique, le handicap, etc.» (p. 234). Cette discrimination est si persistante, en Europe comme en Amérique du Nord, qu'elle fait l'objet d'un véritable paradoxe dans un marché du travail en déficit de main-d'œuvre (à cause du vieillissement de la population), comme le rappellent très judicieusement Martine Lagacé et Francine Tougas. Leurs recherches ont montré une «communication âgiste» dans le milieu du travail à l'égard des travailleurs plus âgés, lesquels, contrairement à la réalité japonaise, sont perçus comme des travailleurs surannés plutôt que comme des transmetteurs d'expérience (cette expérience étant tout à fait réelle mais non considérée). Cette discrimination est d'autant plus pernicieuse que, dans nos sociétés occidentales, notre identité passe en premier lieu par «ce que l'on fait dans la vie». L'âgisme

sur le marché de l'emploi a pour conséquence de développer une perte de l'estime de soi et l'intériorisation d'un faux sentiment d'inutilité (le dominé ayant tendance, comme le montrent les recherches sur les discriminations, à avaliser le point de vue du dominant).

En somme, voici un ouvrage pertinent, arrivé à point nommé, et qui devrait être lu par tout étudiant en anthropologie qui s'intéresse aux rapports sociaux entre dominants et dominés. Discrimination trop souvent banalisée (contrairement aux autres manifestations hétérophobes), l'âgisme demeure pourtant lourd de conséquences, l'amplification potentielle du phénomène ayant de quoi inquiéter politiciens, planificateurs, gestionnaires et simples citoyens dans les sociétés postmodernes. Celles-ci ont beau être devenues globalisées, une culture, nouvelle, où il fait bon vieillir demeure un projet à réaliser.

Références

ROWE J.W. et R.L. KAHN, 1998, *Successful Aging. The MacArthur Foundation Study*. New York, Pantheon.

SCHIRRMACHER F., 2006, *Le Réveil de Mathusalem*. Paris, Robert Laffont.

Ignace Olazabal
Centre de recherche et d'expertise en gérontologie sociale, CSSS Cavendish
École de travail social, UQÀM, Montréal (Québec), Canada